

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

Les temps que nous traversons, fertiles en grandes actions, en dévouements héroïques, en nobles aspirations vers le perfectionnement social, ne sont pas également favorables aux progrès de l'art. Il en souffre à la fois et dans son essence créatrice, et dans son culte, condition indispensable de celle-ci. S'il suffisait de vagues élans de l'âme pour fonder une œuvre durable, quel milieu pourrait-on désirer plus propice à son éclosion que cette mobile et brûlante atmosphère, où la pensée se sent emportée depuis Février ? Mais la nature ne comporte, dans aucun de ses procédés générateurs, une modalité semblable ; et l'art même, ce reflet le plus rapide de l'émanation intellectuelle, n'échappe point à la loi qui proportionne partout la durée du labeur d'enfantement à l'avenir du produit qui en doit naître. Au milieu de ces alternatives qui, tour-à-tour, l'échauffent et le resserrent, le germe précieux se dessèche et périt ; car un calme absolu ne lui est pas moins fatal que le tourbillon furieux des orages politiques ; et la stoïque poitrine qui, par impossible, renfermerait assez d'indifférence pour le défendre contre leurs atteintes à chaque instant renaissantes, le tuerait bien plus sûrement encore, en y étouffant sous son manteau de glace la source de toute vie.

Plus qu'aucune de ses sœurs, la Musique peut braver les intempéries révolutionnaires. Semblable à la déesse qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter, cet art naît avec nous, se développe, pour ainsi dire, comme une partie de l'agrégat humain ; et son exercice, fonction d'un de nos organes, réalisation d'un de nos besoins naturels, n'a rien de commun, sous ce rapport, avec l'élaboration tout artificielle, et nécessitant toujours un appel exprès de la volonté, dont le résultat constitue les œuvres de peinture, d'architecture, etc. — Mais ce jet rudimentaire, que serait-il si, à son tour, l'intelligence ne venait le diriger ?... Tout simplement ce qu'est la primitive *canzon* du *contadino* de Rome, ou du *lazzarone* de Naples, à côté des immortels accords de Rossini.

Il est donc fort à craindre que, plusieurs années encore, nous ne soyons réduits, en fait de compositions, à vivre sur un passé que les loisirs des dernières années avaient fait suffisamment riche, mais dont une longue habitude nous rend aujourd'hui la jouissance passablement fastidieuse. Je déplore, pour ma part, cette pénurie ; je la déplore d'autant plus vivement, que les causes même qui l'entretiennent ajoutent aux regrets qu'elle doit inspirer. Sans doute je m'abuse ; mais il me serait impossible de chasser entièrement cette illusion, que la musique adoucirait nos mœurs, disposerait les masses à des sentiments plus réellement socialistes, contribuerait, sinon à ramener l'union, du moins à permettre de l'enseigner avec plus de fruit. Je ne dirai pas, avec le maître de musique du *Bourgeois-Gentilhomme*, que « tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique. » Mais il est positif (et Mazarin l'avait bien remarqué) qu'on se bat fort peu là où l'on chante beaucoup. Pas de meilleur dissolvant qu'un *andante* largement interprété, pour les dissensions prêtes à éclater. La